

Fragment du « Vingt-huitième Poème »

Pierre Oster

Volume 15, Number 3-4 (87-88), 1973

Parole, poème, sacré

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30364ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Oster, P. (1973). Fragment du « Vingt-huitième Poème ». *Liberté*, 15(3-4), 93–96.

Fragment du "Vingt-huitième Poème"

Ainsi je me louerai d'avoir soumis mon âme à la constance des nombres,

De m'être contenté d'une contemplation de la couleur des eaux,

D'avoir été, au pied des chênes monumentaux que la lumièreenserre,

Le témoin de ces siècles massifs qui fondent notre accord.

Les haies d'épine ont des feux brefs. Une image ou lascive ou nuptiale,

Une image ou le soleil même a tremblé sur le bord des labours.

L'hiver ayant fléchi, fléchi et renoncé à de tardives tourmentes,

Je gage que l'azur se reflète aux miroirs d'un versoir,

Que nous serons conduits à nous souvenir d'une limpide rose

Tant les jardins sont embaumés des futures délices de mai,

Parcourus d'un parfum moins ancien que les parfums
de l'herbe !

De l'herbe fraîche monte dans l'ombre une odeur de
toison.

Les bourgeons percent, les feuilles pointent, leur force
est une.

Ah ! je me penche, ah ! je respire. Et la sève adorée a
lui !

J'interroge des yeux le sable énigmatique et l'aridité des
vagues.

Plus d'une mare que le vent ride est un visage qui n'est
plus.

Repris dans le combat qui m'opposait naguère et me
livrait au vide,

Je m'en enchante à neuf après que le brouillard matinal
s'est résous,

Après que la tiédeur d'une petite pluie a lavé la cam-
pagne,

Qu'elle a marqué les murs du parc et le haut rivage
des toits !

Ici j'adjure les dieux oisifs de montrer que la terre était
nôtre . . .

Qu'ils soient les destructeurs, puisque la destruction
n'est pas mon destin,

Des souches rondes et des corps qui grossièrement se
corrompent,

Qui devant nous n'ont pas d'écorce et qui achèvent de
pourrir !

Mais je pressens que les maisons rejeteront nos légères
dépouilles,

Pressens que ma seule demeure est dans la substance
du sol,

Que la tendresse qui nous habite aura bientôt brûlé nos
veines,

Que la nature est double et nous cache un partage
outrageant,

Que je ne puis ni concevoir ni recevoir l'immensité soli-
taire

Sans me plier d'abord à la solidité d'un gracile arbris-
seau !

Les branches basses que j'embrasse à ma tristesse sont
propices.

L'année en fuite vers l'abîme est un royaume immé-
morial

Tandis que le ciel s'éclaircit, que sa transparence
s'accuse,

Les eaux tranquilles de la plaine et les bois en lisière du
jour

Attestent mon pouvoir de lire sur les murs que la mousse
nuance

La nudité qui m'est douce et le surgissement d'un prin-
cipe doré...

Cependant le soleil chemine au-dessus de la splendeur
de la paille.

Il n'est pas un sentier où je n'aie à honneur de le servir
debout,

Pas un taillis que de sa gloire il ne pénètre... Et pas
une meule encore

Qui ne l'accueille, qui ne s'échauffe à ses rayons aigus.

Un cheval isolé hennit. O chevaux qui veillez dans
l'aube humide !

Je m'échappe en un simple murmure et je souffre et je sais.

Le matin, tout entier suspendu sur un entassement de brindilles,

M'apprend à découvrir que la réalité irradie autour des noms,

Qu'elle est de givre quand se déploie une fumée imprécise,

Que c'est s'en retrancher que de la regarder, impatientement, si peu !

Les pas qu'en hâte je hasarde ont assez résonné près des granges.

L'ordre infailible d'un chant d'amour tressaille dans mes cris.

Ayant coutume de m'établir sous des frondaïsons fastueuses,

Il m'est facile d'être fidèle ! Une humble existence m'advient

Qui se confond avec le gonflement très délicat des collines,

Les méandres de l'univers, les ruisseaux qui poursuivent les mois,

La course franche de ce qui meurt, l'âpre majesté faiblissante

D'un tronc que n'ont pas épargné la foudre et ses bourreaux [...]